

chalumeau, «leur souffle lon au cul, et à force de leur souffler lon leur inspire vie». Ils sont ainsi assurés de vivre éternellement.

Il s'agit là de quelques exemples parmi d'autres, tous mettant en scène une résurrection comique ou située dans un autre monde, au-delà des mers – comme celle d'un chien à Lagado sous les yeux de Gulliver. Cette récurrence nous invite à voir ce motif non pas comme l'invention d'un auteur, mais comme un trait culturel plus vaste. Dans cet esprit, les rites du carnaval lui-même nous offrent un indice crucial. Pendant le carnaval ou lors des mariages, il arrive que l'on joue une danse comique dite «du barbier». Un barbier armé d'un faux rasoir en bois tue accidentellement l'un de ses clients. Cherchant le moyen de le ressusciter, il finit par y parvenir en prenant un tuyau... et en lui soufflant au cul.

LA DANSE DU BARBIER ET LE CONTE DE JEAN CORNECUL

La ressemblance de la pantomime avec la pratique de réanimation est frappante, mais l'existence d'un tel rite n'est réellement précieuse que s'il est possible de le situer avant la méthode réanimatoire, et indépendamment d'elle. C'est heureusement ce que nous permet de faire la présence, à l'identique, de cette danse du barbier dans des zones très reculées, enclavées et éloignées les unes des autres en Europe. On la découvre ainsi à la fois en Kachoubie (la Suisse polonaise, comme on l'appelle là-bas, une petite région montagneuse émaillée de lacs, avec son propre dialecte et une très forte autonomie culturelle) et dans le Pays basque espagnol. Ces deux entités séparées d'un millier de kilomètres, n'ayant *a priori* aucune connexion linguistique ou culturelle, connaissent donc exactement le même rite, sous le même nom.

Cette remarquable identité atteste bien l'existence d'un motif culturel très ancien et répandu, relevant du carnaval et liant la geste que nous poursuivons à une symbolique explicite de résurrection. Cette dimension est confirmée par un conte particulier (connu aussi dans plusieurs régions d'Europe) mettant en scène le personnage de «Jean Cornecul», un paysan malicieux qui trompe un riche adversaire, notamment en lui vendant un soufflet ou une corne qui aurait le pouvoir de ressusciter les morts – à ce stade, il n'est pas nécessaire de décrire comment.

La médecine du XVIII^e siècle aurait-elle donc pu, sans s'en rendre compte, réadapter un geste du carnaval? La chose est d'autant plus probable que cette enquête apporte un éclairage inattendu sur les autres étrangetés du discours sur la réanimation. L'usage de l'urine ou du fumier se retrouve aussi dans le carnaval. De même, les cigognes hibernant sous l'eau sont un motif apparenté à la culbute du carnaval, qui fait passer de l'hiver au printemps. Mieux: cet angle rend

compte de l'incohérence que représentait le récit sur les Amérindiens. Dans la région francophone d'où il provient, nous savons que le conte de Jean Cornecul était présent, de même que la danse du barbier – aussi appelée «danse du sauvage», et dans laquelle un personnage déguisé en Indien joue le rôle de la victime ou du réanimateur. De toute évidence, le témoignage de Diereville relevait d'une culture orale d'origine européenne. Tout ce qui semblait incohérent dans le discours scientifique du XVIII^e siècle se révèle ainsi fermement cohérent – mais à un niveau symbolique.

Il ne s'agit ici que d'un aperçu des rencontres qui ont étayé mon enquête, mais il illustre comment, pour développer la réanimation, les savants des Lumières ont puisé l'inspiration hors de la science, dans des traditions orales. Pour inventer quelque chose de nouveau, pour repousser les limites du pensable, le concours du culturel était ici nécessaire – une déclinaison de ce que Paul Feyerabend a nommé la «contre-induction». Selon l'épistémologue autrichien, la science ne peut avancer qu'en adoptant des pré-supposés gratuits allant à l'encontre des conceptions dominantes ou de l'observation directe. Cela entraîne l'expérimentation dans des directions pas forcément plus vraies, mais encore inexplorées. En donnant à la réanimation sa pratique phare au XVIII^e siècle, les représentations carnavalesques ont *de facto* joué ce rôle.

On pourrait tirer la conclusion rassurante qu'il s'agit là d'une spécificité du XVIII^e siècle, située entre la médecine clinique rationnelle et l'héritage médiéval. C'est une possibilité. Mais ce n'est ni la seule ni peut-être forcément la plus enrichissante. S'agit-il d'un phénomène unique et spécifique, ou bien d'un cas où ce lien entre science et culture nous est simplement plus visible? Pas plus qu'hier, les idées d'aujourd'hui ne naissent à partir de rien. ■

LES PREMIÈRES PRATIQUES DE RÉANIMATION DES NOYÉS

Déshabiller le noyé

Le couvrir d'une chemise, parfois également d'un bonnet

Le rouler sur (ou dans) un tonneau

Frotter ses membres avec des linges

Lui faire avaler de l'urine chaude ou de l'alcool

Le recouvrir de cendres ou de fumier (sauf la tête)

L'envelopper dans une peau de mouton fraîchement écorché

L'allonger dans un lit entre deux personnes nues

Le saigner (préférentiellement à la jugulaire)

Stimuler ses narines (sternutatoires / plume)

Souffler fort dans sa bouche

Souffler fort dans ses poumons via une trachéotomie

Insufflation alvine de fumée de tabac

BIBLIOGRAPHIE

A. Serdeczny, **Du tabac pour le mort. Une histoire de la réanimation**, Champ Vallon, 2018.

M. Vovelle, **La mort et l'Occident de 1300 à nos jours**, Gallimard, 2000.

C. Milanesi, **Mort apparente, mort imparfaite. Médecine et mentalités au XVIII^e siècle**, Payot, 1991.

P. Feyerabend, **Contre la méthode**, Seuil, 1979.

R

ENDEZ-VOUS

P.80 Logique & calcul
 P.86 Art et science
 P.88 Idées de physique
 P.92 Chroniques de l'évolution
 P.96 Science & gastronomie
 P.98 À picorer

FAUT-IL ADOPTER L'AVIS DE SES VOISINS ?

La modélisation de réseaux d'individus dont l'opinion se conforme à celle de la majorité de leurs relations montre des évolutions parfois inattendues où, par exemple, le réseau se met à osciller entre deux états contradictoires.

L'AUTEUR



JEAN-PAUL DELAHAYE
 professeur émérite
 à l'université de Lille
 et chercheur au Centre
 de recherche en
 informatique, signal
 et automatique de Lille
 (Cristal)



Jean-Paul Delahaye a récemment publié : **Les Mathématiciens se plient au jeu**, une sélection de ses chroniques parues dans *Pour la Science* (Belin, 2017).

Dans une communauté ayant une décision à prendre, par exemple quant à la construction d'un pont, un vote doit avoir lieu. Les électeurs sont conciliants : chacun a un avis, OUI ou NON, mais il est prêt à y renoncer si, parmi ses connaissances, plus de la moitié des avis sont contraires au sien. Pendant plusieurs jours, après un tour initial, chacun des électeurs consulte toutes ses connaissances et change d'avis le lendemain sur la construction du pont pour s'ajuster à l'avis majoritaire de ses connaissances consultées la veille. En cas d'égalité entre les pour et les contre parmi ses voisins, l'électeur garde le même avis pour le lendemain. Que va-t-il se passer ?

Ce problème en apparence élémentaire des « dynamiques majoritaires » agite les mathématiciens depuis bientôt 40 ans. Ils en ont découvert une multitude de propriétés inattendues. Le premier résultat important à son sujet a été démontré en 1980 par mon ami Eric Goles, alors doctorant à l'université de Grenoble et aujourd'hui à l'université Adolfo Ibáñez, à Santiago du Chili, et Jorge Olivos, de l'université du Chili : cette dynamique conduit soit à une stabilisation des opinions des électeurs, soit à une oscillation des opinions entre deux configurations C et C' : la configuration C donne le lendemain C' et C' donne le lendemain C. Aucune autre situation (oscillation entre trois états ou plus, désordre prolongé...) n'est possible.

La modélisation du problème se fait avec un graphe dont les nœuds sont les membres de la

communauté concernée, et dont les arêtes (non orientées) indiquent qui se connaît : on place une arête entre A et B si A et B se connaissent et donc s'influencent peut-être d'un jour à l'autre.

Le « théorème de la période 1 ou 2 » de Goles et Olivos stipule que, quelle que soit la répartition initiale des avis sur le graphe, l'application de la dynamique majoritaire conduit, en un nombre fini d'étapes, à une stabilisation complète des avis, ou à une double configuration des avis, chacune produisant l'autre.

Comme on le voit dans l'encadré ci-contre, si l'on part d'une configuration où le OUI l'emporte, le système se stabilise dans certains cas comme on l'attend en adoptant une configuration où le OUI reste majoritaire. Parfois cependant, la stabilisation se produit en adoptant une configuration où le NON l'emporte. Une troisième possibilité est prévue par le théorème de Goles et Olivos : le système se met à osciller entre deux états E et F. Il se peut même (voir l'encadré 1, A3 et B3) que pour E le OUI soit majoritaire et que pour F le NON soit majoritaire.

L'application de la dynamique majoritaire n'est donc pas le meilleur moyen d'arriver à un accord unanime, ou même seulement à un choix satisfaisant. Cependant, ce type d'évolution d'un graphe est très naturel et se rencontre dans plusieurs domaines scientifiques : réseaux d'automates finis, systèmes de votes, immunologie, interactions de cellules, réseaux de neurones, reconnaissance de formes, thermodynamique, etc. Le livre d'Eric Goles et Servet Martínez, *Neural and Automata Networks – Dynamical Behavior and Applications* >